damnée, comme chrétienne, à subir la peine capitale.

JULIE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, femme célèbre, épouse du duc de Montausier, connue par le chef-d'œuvre calligraphique de Jarry, la *Guirlande de Julie*. V. GUIRLANDE et MONTAUSIER.

Julie ou la **Nouvelle Héloïse**, roman célèbre de J.-J. Rousseau, et l'un des trois principaux ouvrages du grand philosophe. La première édition parut sous ce titre : *Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes*, recueillies et publiées par J.-J. Rousseau (Amsterdam, Michel Rey, 1761, 6 vol. in-12, fig. de Gravelot). Elle portait pour épigraphe ces vers de Pétrarque, épigraphe qui a été conservée dans toutes les autres éditions :

Non la conobbe il mondo mentre l'ebbe;
Conobil'io, ch'a pianger qui rimasi.

« Le monde la posséda sans la connaître; je l'ai connue, moi qui reste ici-bas à la pleurer. »

Ce fut le besoin de donner le change à une passion malheureuse et trop réelle qui fit naître chez Rousseau l'idée de transporter dans l'âme de quelques êtres de son invention ses propres sentiments et les ardeurs dont il était plein. Il habitait alors l'Ermitage (1757), ne rêvant que de Mme d'Houdetot et de son amie, idéalisant en lui-même cet amour, auquel il s'efforçait vainement d'échapper, comme il nous l'apprend dans ses *Confessions*. Vivant au milieu d'objets que son imagination embellissait, mêlant à ses sensations actuelles le souvenir toujours vivant d'autres scènes de sa vie passée, après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de lui toutes ces fictions, il fut enfin tout à fait séduit par elles, et ne s'occupa plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite pour en faire une espèce de roman (*Confessions*, l. IX). On retrouve dans les *Confessions* un certain nombre des situations et des personnages de la *Nouvelle Héloïse*, et on assiste au travail de la pensée de Jean-Jacques dans la confection de son livre. Ainsi, il nous apprend qu'en dessinant le caractère de Julie, il a pensé à Mlle Galley, ainsi qu'à Mlle de Graffenried, en faisant le portrait de Claire; la promenade sur le lac de Genève, dont il parle dans le livre VII des *Confessions*, se retrouve dans l'*Héloïse;* la scène du bosquet d'Eau-Bonne est reportée à Clarens; enfin, il dit qu'il s'était identifié avec Saint-Preux le plus qu'il lui était possible, lui donnant les vertus et les défauts qu'il se sentait; il met souvent dans la bouche de ses personnages ses idées, ses rêves, ses paradoxes. C'est par là qu'il a fait de ce livre une œuvre pleine de vie et de vérité; il y épancha son âme tout entière. « Dans mes continuelles extases, dit-il, je m'enivrais des plus délicieux sentiments qui soient entrés dans un cœur d'homme. Je me figurais l'amour et l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images; je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'ai toujours adoré. »

Julie est un roman par lettres; le fond en est trop connu pour que nous ayons besoin de l'exposer, et, d'ailleurs, l'œuvre est plus intéressante comme analyse psychologique de la passion, que comme récit d'aventures. L'amour réciproque de Julie et de Saint-Preux, amour qui survit au mariage de Julie avec Volmar, en est le principal ressort. Le but de Rousseau paraît avoir été de montrer que, chez la femme, l'oubli de la vertu n'en exclut pas le retour; qu'il lui est possible de se relever de sa chute et d'honorer même par des vertus conjugales et domestiques une vie qui n'aura pas été exempte de fautes au début. Laharpe a apprécié, à un point de vue assez étroit, le fond du roman. « C'est une hardiesse dont nul romancier ne se serait avisé, dit-il, de rendre les deux amants heureux dès le commencement de l'ouvrage; mais il en résulte que le reste se ressent de cette langueur qui succède à la vivacité d'un premier intérêt qu'on a perdu de vue. Le mariage de Julie avec Volmar, tandis qu'elle aime encore Saint-Preux, est une chose très-extraordinaire...; d'ailleurs, c'est aimer bien peu un homme que d'en épouser un autre. S'il y a quelque chose de plus étrange, c'est la conduite de Saint-Preux qui, après avoir couru le monde pendant deux ans, revient vivre tranquillement entre sa maîtresse et l'homme qui l'a épousée; c'est la confiance de Volmar, qui voit sans inquiétude Saint-Preux auprès de Julie, et qui pourtant a entre les mains la lettre où cette même Julie proposait à son amant un rendez-vous qui exposait la vie de tous les deux. Mais ce livre offre assez de beautés pour se faire pardonner de très-grands défauts. Il y a de la passion et de l'éloquence; et si les personnages choquent souvent par leur conduite, ils rappellent et attachent par la vérité de leurs discours et par cette chaleur qui anime le style de l'auteur. La lettre écrite de Meillerie, la promenade sur le lac, les monuments des amours de Saint-Preux épars dans les Alpes et parlant à son imagination; le moment où il voit Julie malade de la petite vérole, tous ces morceaux fortement tracés, joints à ceux qui sont pleins d'une philosophie énergique et persuasive, sont des beautés de grand écrivain qui couvrent les fautes du romancier. Il y a d'ailleurs un puissant attrait pour les femmes et pour la jeunesse; c'est que les faiblesses ont, dans ce roman, le langage et les honneurs de la vertu, et s'il a été donné à Rousseau, ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquents, d'exalter les têtes et d'exciter l'enthousiasme, c'est surtout dans ce livre. » Laharpe ne parle point du charme des descriptions, des peintures des paysages alpestres si bien saisis et si bien rendus, comme Jean-Jacques les voyait, avec son amour profond de la nature. Le XVIIIe siècle, tout entier à une certaine nature conventionnelle, était peu sensible au vrai réel, et ce n'est que de nos jours que Rousseau a été apprécié dignement à ce point de vue. Quant aux pages passionnées, il n'en est pas une dans la littérature contemporaine, si riche pourtant, qui puisse soutenir la comparaison avec le fameux épisode du baiser donné à Saint-Preux par Julie dans le bosquet de Clarens, ou avec celui du dernier rendez-vous des deux amants. Les lettres pour et contre le suicide, pour et contre le duel sont depuis longtemps considérées comme de magnifiques morceaux oratoires.

Jean-Jacques avait commencé l'*Héloïse*, en 1757, à l'Ermitage; il l'acheva à Montmorency pendant l'hiver de 1758 à 1759, et vendit son manuscrit, en 1760, au célèbre libraire d'Amsterdam Michel Rey, qui le fit paraître l'année suivante. Une autre édition parut la même année à Paris (Duchesne, 6 vol. in-12, 1761), mais avec des suppressions qui n'étaient pas du fait de Rousseau, et dont l'histoire est curieuse par la polémique engagée à ce sujet entre le philosophe et Malesherbes. Celui-ci, ne considérant que l'avantage pécuniaire de Jean-Jacques, auquel il s'intéressait vivement, crut qu'il passerait aisément par-dessus quelques retranchements opérés çà et là dans son œuvre, et portant surtout sur les passages de controverse religieuse; il fit imprimer le livre tel qu'il le souhaitait, sans même en prévenir l'auteur, « trop heureux, pensait-il, de toucher une centaine de pistoles sans avoir à s'occuper de rien. » C'était se tromper étrangement sur le caractère de celui qu'il voulait obliger. « Je n'ai pu bien juger, répondit Rousseau, de l'effet des retranchements dont M. de Malesherbes a eu la bonté de m'envoyer la note et les raisons, parce que je n'ai pas l'édition de Paris sous les yeux; mais je pense que cette mutilation doit être bien choquante à la lecture et produit bien des disparates.

» Quelques-uns de ces retranchements me paraissent assez à propos et convenables, même dans ma façon de penser; mais le plus grand nombre et les plus importants sont ceux auxquels je ne puis acquiescer, parce qu'ils vont directement contre l'objet du livre, et que les images trop libres, mais nécessaires à l'effet du reste, n'étant plus rachetées par rien d'utile, un bon livre que j'ai cru donner ne devient plus qu'un roman libre et scandaleux que je supprimerais moi-même si j'en avais le pouvoir. Je me soucie peu qu'on me lise en France, s'il faut employer pour cela six volumes de fadeurs uniquement propres à servir de secrétaire d'amour à la jeunesse.

» Une dévote vulgaire humblement soumise à son directeur, une femme qui commence par le libertinage et finit par la dévotion, n'est pas un objet assez rare, assez instructif pour occuper un gros livre; mais une femme à la fois aimable, dévote, éclairée et raisonnable est un objet plus nouveau et, selon moi, plus utile : c'est pourtant cette nouveauté et cette utilité que les retranchements exigés font disparaître. Il est vrai que c'est précisément sur la supposition de cette piété éclairée que M. de Malesherbes ne veut pas qu'elle ait des sentiments différents de ceux de l'Eglise; mais ce mot d'*Eglise* a besoin d'explication. L'Eglise romaine n'exige point une piété éclairée, elle exige une piété aveugle; et quant à l'Eglise protestante, c'est précisément parce qu'elle exige une piété éclairée qu'elle laisse à chacun l'usage de sa raison. Voit-on que ce livre, qui effarouche si fort les théologiens catholiques, effarouche aussi les nôtres? C'est une nouvelle sorte d'intolérance dont les prêtres ne s'étaient pas encore avisés, de vouloir qu'un protestant soit protestant à leur mode plutôt qu'à la sienne.

» M. de Malesherbes pense que la doctrine mise dans la bouche de Julie mourante est celle de l'auteur ou de l'éditeur du livre. Cependant il veut qu'on tronque cette profession de foi. Or, il est clair que, dans une édition faite par mes soins, les suppressions seront de ma part un désaveu tacite. Quoi! M. de Malesherbes veut-il que je renie ma foi? Ou le courage que je crois sentir en moi me trompe, ou quand je verrais devant moi l'appareil des supplices je n'ôterais pas un mot de ce discours. »

Malgré ces observations, Malesherbes persista dans ses idées, et fit imprimer l'édition de Paris comme il l'entendait. Un des cartons faits sur son ordre est bien singulier; il est dit dans la *Nouvelle Héloïse* que « la femme d'un charbonnier est plus digne de repect que la maîtresse d'un roi. » Qu'allait penser de cela Mme de Pompadour? Malesherbes fit adroitement substituer au mot roi le mot prince; mais c'était jouer de malheur, car alors la phrase semblait désigner la comtesse de Boufflers, maîtresse d'un prince, le prince de Conti, un des protecteurs du philosophe. Malesherbes n'y prit garde et le prince de Conti eut le bon esprit de ne rien voir. Quant à Mme de Pompadour, l'exemplaire qui lui fut porté par Malesherbes ne parlait ni de roi ni de prince; la phrase était supprimée. Voilà à quelles niaiseries s'usaient les meilleures intelligences sous la monarchie.

Julie influa de deux manières sur la destinée de Jean-Jacques; elle lui gagna les femmes et contribua beaucoup à leur faire adopter les principes de l'*Emile;* les hommes de lettres en firent des critiques plus ou moins maladroites; mais, dans le public, le succès alla au delà de tout ce qu'on peut imaginer. « Les libraires, dit l'abbé Brizard dans ses *Mémoires*, ne pouvaient suffire aux demandes. On louait l'ouvrage à tant par jour ou par heure. Les premiers jours, on exigeait 12 sols par volume, en n'accordant qu'une heure pour le lire. » La bibliothèque du palais Bourbon possède une belle copie manuscrite de la *Nouvelle Héloïse* faite par Jean-Jacques, avec le plus grand soin, pour la maréchale de Luxembourg. La meilleure édition est celle d'Amsterdam de 1761, dont le texte, revu par Rousseau, a servi de type à toutes les éditions postérieures, sauf à celle faite sous les ordres de Malesherbes.

Julie de Roubigné, roman de H. Mackensie (1777, in-8o). Ce beau et tragique roman tend à un but bien différent de celui de l'*Homme du monde* par le même auteur, Mackensie s'étant précisément proposé d'en faire la contre-partie de ce dernier ouvrage. Un de ses amis, lord Kames, lui avait représenté que, dans presque tous les ouvrages d'imagination, l'intérêt repose sur la scélératesse préméditée d'un des personnages. Mackensie eut alors l'idée de composer un roman dans lequel tous les caractères fussent également vertueux, et dont la catastrophe, comme cela arrive souvent dans le monde, ne serait pas l'effet d'une perfidie calculée, mais de passions et de sentiments louables en eux-mêmes, qui, exagérés jusqu'à l'exaltation et se trouvant en opposition par un hasard funeste, amènent les plus désastreuses conséquences. *Julie de Roubigné* est une des histoires les plus déchirantes qui aient jamais été écrites. « Les circonstances qui atténuent les erreurs des victimes dont le malheur nous intéresse nous montrent qu'il n'y a plus ni espérance, ni remède, ni vengeance, dit Walter Scott. Quand un Lovelace ou un Sindall se présentent comme le génie du mal, nous aimons à croire qu'une chance tournera contre leurs artifices; leurs victimes, du moins, ont la conscience de leur innocence, et le lecteur conserve jusqu'à la fin l'espoir qu'elles seront vengées; mais lorsque, comme dans *Julie de Roubigné*, le retour d'un attachement mutuel entre deux êtres touchants, sympathiques et vertueux éveille justement l'honneur jaloux d'un mari dont l'âme est hautaine et ombrageuse; quand nous voyons Julie, si digne de compassion pour avoir sacrifié un premier amour à la piété filiale; Saint-Elme, malheureux comme elle par son tendre et fidèle attachement à un objet qui en est digne, et Montauban, le mari, désespéré par le sentiment jaloux d'une réputation sans tache, nous ne pouvons plus prévoir qu'une catastrophe terrible, comme celle de Julie, que son mari empoisonne après avoir bu lui-même une fiole de laudanum. On pourrait croire que la vengeance cruelle à laquelle se livre Montauban nous rend insensibles à ses malheurs; mais il n'en est rien, et les habitudes empruntées aux mœurs espagnoles peuvent faire excuser Montauban, comme elles plaident en faveur d'Othello. » Ce roman épistolaire obtint un très-grand succès; il a été traduit, en 1825, par M. F. Bonnet.

Julie, drame en trois actes, de M. Octave Feuillet (Théâtre-Français, 4 mai 1869). C'est toujours l'éternel adultère et ses suites. Julie a pour mari un bon garçon, un peu trop lancé dans le monde et qui a conservé de sa vie de jeune homme l'habitude d'avoir des maîtresses, ce qui ne l'empêche pas d'aimer beaucoup sa femme. Une futile querelle de ménage, née de ce que le mari ne veut pas faire sortir sa fille de pension, quoiqu'elle ait seize ans, et une inconvenance qu'il commet en présentant à sa femme, comme une voisine de campagne, sa dernière conquête, décident Julie à faillir. C'est Turgy, l'ami intime de son mari, qu'elle prend pour complice. Ils vont fuir tous les deux, la faute commise; mais précisément, de Cambre, le mari, revient sur sa première détermination, fait sortir sa fille du couvent et veut vivre de la vie de famille. Julie a bien mal pris son temps pour cesser d'être une honnête femme, après dix-sept ans de ménage, juste au moment où son mari vient à résipiscence. Elle reste donc; Turgy seul s'exile et part en voyage. Les choses pourraient en rester là, mais il faut que l'épouse adultère soit punie. Elle découvre que sa fille aimait Turgy, et quand on lui parle de mariage, c'est à Turgy qu'elle pense; Julie, le cœur horriblement serré, essaye d'éloigner d'elle cette espérance. La jeune fille, toute naïve, fait part à son père de ces répugnances de sa mère à une union qui ferait son bonheur, et de Cambre, que le départ subit de Turgy a mis en éveil, sent croître ses soupçons. Il a l'idée d'éprouver sa femme en lui apprenant la mort de celui qu'il croit avoir été son amant; la malheureuse tombe dans le piége et elle confesse son crime. En effet, elle s'est tellement perdue dans ses inventions et ses mensonges, dans les motifs qu'elle donne pour refuser Turgy à sa fille, qu'elle est à bout de forces et ne peut guère faire autrement que d'avouer. D'ailleurs, puisque son amant est mort, elle ne craindra plus pour lui. Juste en ce moment rentre Turgy, de retour de ses voyages. Julie pousse un cri et tombe; les deux hommes se précipitent l'un vers l'autre : « Tu sais... que je te tuerai, dit de Cambre. — Tu sais... qu'elle est morte, » répond Turgy; et la toile tombe sur ce dénoûment.

Ce drame, dans lequel M. Octave Feuillet a voulu s'écarter de sa manière, faire plus sobre et plus violent, est inférieur à ses autres œuvres. On y trouve d'élégants détails, de délicates analyses; mais l'ensemble paraît écourté, la pièce manque d'air; les développements de passion, qui rendraient les situations possibles, manquent complétement, et le dénoûment, tout à fait inattendu, fait l'effet d'une détonation qui partirait tout à coup d'un bouquet de roses.

JULIEN, IENNE adj. (ju-liain, iè-ne — du lat. *Julius*, Jules). Chronol. Se dit de l'année commune de trois cent soixante-cinq jours, avec intercalation d'un jour supplémentaire tous les quatre ans, telle qu'elle fut établie sous Jules César : *Au temps de la réforme grégorienne, l'année* JULIENNE *avait donné dix jours d'erreur.* ‖ *Correction julienne*, Correction qui a introduit les années bissextiles, et qui a eu lieu par ordre de Jules César. ‖ *Calendrier julien*, Calendrier réformé par Jules César : *La Russie persiste à conserver le* CALENDRIER JULIEN. (Proudh.) ‖ *Période julienne*, Espace de temps qui renferme sept mille neuf cent quatre-vingts ans, et qui résulte de la multiplication des trois cycles ordinaires, c'est-à-dire le cycle solaire, le cycle lunaire et l'indiction : *Jules-César Scaliger est l'inventeur de la* PÉRIODE JULIENNE.

— s. m. Antiq. rom. Nom donné à des prêtres de l'ancienne Rome, qui formaient un des trois colléges des luperques, et qui furent institués en l'honneur de Jules César.

— Ichthyol. Nom vulgaire du poisson appelé aussi LINGUE.

— **Encycl.** *Calendrier julien.* V. CALENDRIER.

JULIEN (SAINT-), bourg de France (Haute-Savoie), ch.-l. d'arrond. et de cant.; pop. aggl., 828 hab. — pop. tot., 1,410 hab. Tribunal de 1re instance; justice de paix. L'arrondissement comprend 6 cantons, 76 communes et 54,350 hab.

JULIEN-EN-BEAUCHÊNE (SAINT-), village et commune de France (Hautes-Alpes), canton d'Aspres-les-Veynes, arrond. et à 40 kilom. de Gap; 600 hab. Carrières de marbre rouge de qualité inférieure; sur un roc, ruines d'une tour attribuée aux Sarrasins. Dans les environs se voient quelques restes de la chartreuse de Durbon, fondée en 1116. On tue encore chaque année un certain nombre d'ours dans les forêts voisines.

JULIEN-CHAPTEUIL (SAINT-), bourg de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. E. du Puy, près de la Sumène; pop. aggl., 806 hab. — pop. tot., 2,802 hab. Commerce de bestiaux. Au milieu du village de Chapteuil s'élève, entre deux pans de murs, une immense porte surmontée de mâchecoulis, restes des anciennes fortifications du village. Le hameau de Chapteuil offre les ruines d'un château féodal, bâti sur une masse de basalte prismatique. A Saint-Pierre-Eynac, au N.-O. du bourg, se voient des grottes artificielles et les débris de deux châteaux.

JULIEN-DE-CONCELLES (SAINT-), bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton du Loroux-Bottereau, arrond. et à 15 kilom. N.-E. de Nantes, sur la Loire; pop. aggl., 428 hab. — pop. tot., 3,832 hab.

JULIEN-D'EMPARE (SAINT-), bourg et commune de France (Aveyron), canton d'Asprières, arrond. et à 33 kilom. N. de Villefranche, près de la rive gauche du Lot; pop. aggl., 180 hab. — pop. tot., 2,092 hab. Restes d'un vieux château.

JULIEN-EN-JARRET (SAINT-), bourg et commune de France (Loire), cant. de Saint-Chamond, arrond. et à 14 kilom. de Saint-Etienne, sur le Gier; pop. aggl., 2,369 hab. — pop. tot., 4,840 hab. Clouterie pour la marine.

JULIEN-LARS (SAINT-), bourg de France (Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Poitiers, sur un plateau; pop. aggl., 374 hab. — pop. tot., 1,205 hab. Fours à chaux et à tuiles; briqueteries. Aux environs, enceintes généralement rectangulaires ayant la forme de camps romains. L'une de ces enceintes porte le nom de Carthage.

JULIEN-DU-SAULT (SAINT-), bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. N.-O. de Joigny, au fond d'une vallée, près de la rive gauche de l'Yonne; pop. aggl., 1,564 hab. — pop. tot., 2,234 hab. Ce bourg possède une église remarquable, classée au nombre des monuments historiques; le porche ogival, l'abside et ses cinq chapelles sont de la fin du XIIIe siècle; le chœur et le sanctuaire datent du XVe siècle.

Les vitraux sont dignes d'attirer l'attention des archéologues. Il existe encore à Saint-Julien plusieurs maisons ornées de poutres sculptées du XVe et du XVIe siècle. Au sommet de la colline qui domine le bourg, on voit une petite chapelle du XIIIe siècle et les débris d'un ancien château.

JULIEN-DU-TOURNEL (SAINT-), village et commune de France (Lozère), canton de Bleymard, arrond. et à 19 kilom. E. de Mende, sur la rive droite du Lot; 1,226 hab. Mines de plomb argentifère. Vestiges de fonderies qui avaient été établies par les Sarrasins. A 2 kilom. de Saint-Julien, au sommet d'une montagne qui domine les gorges du Lot, et dans les flancs de laquelle on a creusé un tunnel pour le passage de la route de Mende à Alais, se dressent les ruines pittoresques du château de Tournel, qui fut jadis l'une des huit baronnies du Gévaudan. Le petit village de Tournel, accroché au flanc de la montagne, élève les toits de ses pauvres masures au-dessous des ruines du vieux castel. Au pied de la montagne bouillonnent les eaux du Lot, qui n'est encore qu'un torrent au cours sinueux. C'est un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages du département de la Lozère. Les tours et le donjon encore debout paraissent appartenir au XIVe siècle. Une seule porte demi-ogivale a conservé sa forme; les autres portes ou croisées n'offrent que des ouvertures délabrées. Deux tours et un gros donjon conservent encore un air de grandeur; les autres corps de logis ne sont indiqués que par des murailles croulantes. Ce château appartenait à la famille des Guérin de Châteauneuf-Randon, branche des du Tournel. Il donnait à ses possesseurs droit d'entrée aux états du Languedoc, comme barons de la Tour du Gévaudan. La puissante famille qui le possédait eut à soutenir au moyen âge bien des guerres où le Tournel joua un grand rôle. En 1580, le célèbre chef huguenot Merle l'attaqua, ainsi que la plupart des châteaux de la famille de Châteauneuf.

JULIEN-DE-VOUVANTES (SAINT-), bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Châteaubriant, sur un coteau au pied duquel se trouve un étang; pop. aggl., 555 hab. — pop. tot., 1,990 hab. Fabrication de chaux; tanneries. L'église, en partie du XVe siècle, renferme de beaux vitraux décorés des armes de Bretagne, de Laval, de Dinan et de Châteaubriant. Auprès de l'église sont trois fontaines, dont l'une porte l'empreinte d'un fer à cheval que la tradition dit avoir été marquée par le cheval de saint Julien. Ces fontaines attirent une grande affluence de pèlerins.

JULIEN-SUR-LE-SURAN (SAINT), bourg de France (Jura), ch.-l. de cant., arrond. et à 34 kilom. S. de Lons-le-Saunier, sur le Suran; pop. aggl., 480 hab. — pop. tot., 735 hab. Fromageries; commerce de bétail, chevaux, porcs et mulets. Beau château moderne.

JULIEN (saint), martyr, né à Vienne (Dauphiné), décapité à Brioude en 304. Né d'une famille noble, il servit dans les armées romaines et périt victime de sa foi pendant la persécution de Dioclétien. Grégoire de Tours lui attribue, d'après la tradition populaire et légendaire, un grand nombre de miracles. L'Eglise l'honore le 28 août.

JULIEN, dit **l'Apostat** (Flavius Claudius Julianus), empereur romain, né le 6 novembre de l'année 331, mort le 26 juin de l'année 363. Julien était le neveu de Constantin et le cousin de l'empereur Constance, fils et successeur de Constantin. Constantin avait trois frères : Dalmatius, Jules Constance, Annibalien. Jules Constance eut de Galla, sa première femme, Gallus, et de Basilène, sa seconde femme, Julien. Les frères, les neveux et les principaux officiers de Constantin furent massacrés après sa mort, à l'exception des deux fils de Jules Constance, par suite d'une conspiration de l'armée et du palais dont les causes sont mal connues, mais dont la responsabilité pèse sur la mémoire de l'empereur Constance. Gallus et Julien avaient, le premier douze ans et le second six, quand arriva le massacre de la famille impériale. Marc, évêque d'Aréthuse, avait, dit-on, sauvé Julien, qui fut caché dans le sanctuaire d'une église. Gallus, épargné comme malade et près de mourir, ne sembla pas valoir la peine d'être tué. L'enfance des deux princes fut environnée de soupçons et de périls; ils demeurèrent six ans enfermés dans la forteresse de Macellum, ancien palais des rois de Cappadoce. « Pendant les six années que nous passâmes dans une terre qui ne nous appartenait pas, dit plus tard Julien en parlant de son séjour à Macellum, on nous gardait comme si nous eussions été prisonniers des Perses. Aucun de nos amis n'avait permission de nous aborder. Nous ne pouvions nous livrer à aucun entretien libre ni à aucun genre d'étude. Au milieu d'un domestique nombreux et magnifique, nous étions réduits à n'avoir pour camarades que nos esclaves et à faire nos exercices avec eux. Les jeunes gens de condition libre ne pouvaient nous approcher... Si mon frère a eu dans l'humeur quelque chose de brutal et d'inculte, il le tenait en partie de cette éducation rustique. » Demeuré seul auguste par la mort de Constantin II et de Constant, ses frères et ses collègues, Constance changea tout à coup de conduite à l'égard de ses cousins. Il les fit venir à Constantinople, et Gallus reçut le titre de césar avec la main de Constantine, sœur de l'empereur. Malheureusement, Gallus ne sut apporter dans l'exercice du pouvoir dont il était investi ni prudence ni modération. Sa femme, qui l'avait entièrement subjugué, ne cessait de chercher une occasion favorable pour le faire proclamer auguste et détruire Constance. Elle l'engagea en des entreprises sanglantes ou suspectes qui flattaient ou entretenaient sa violence, mais qui écrasèrent sa faiblesse. Considéré comme rebelle par l'empereur, il fut arrêté à Peltace, conduit à Flone en Istrie, dépouillé de la chaussure des césars, interrogé par l'eunuque Eusèbe, condamné à mort et exécuté non loin de Pola.

Julien avait reçu sa première éducation d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, un des chefs de l'arianisme, et de l'eunuque Mardonius, personnage grave, Scythe de nation, grand admirateur d'Hésiode et d'Homère. Le premier avait essayé de diriger les goûts de l'enfant vers l'état ecclésiastique; le second s'était appliqué à former les mœurs et les idées de son élève selon l'esprit grec. « Cette éducation mi-païenne mi-chrétienne, remarque fort justement M. Lamé, n'était pas alors une exception. Au IVe siècle et jusqu'à la fin du Ve, les fils de famille étaient le plus souvent élevés ainsi, dans un égal respect pour les mythologies juive et grecque. Au même temps où Julien grandissait à Nicomédie, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze recevaient une éducation tout à fait analogue. Les enfants ainsi élevés, une fois devenus hommes, prenaient parti pour ou contre le christianisme, si un goût irrésistible les entraînait vers les spéculations théologiques; mais la plupart de ces jeunes gens de la haute classe, une fois sortis des écoles, se mêlaient franchement à la vie active, n'attachant qu'une médiocre importance à tout ce qu'ils avaient appris dans l'adolescence. Ceux-ci restaient toute leur vie indifférents entre le paganisme et le christianisme, également prêts, suivant qu'ils le jugeaient utile à leur influence dans la province et à leur crédit à la cour, à briguer les fonctions de pontife païen ou chrétien. » A l'âge de quinze ans, Julien fut, comme nous l'avons dit, réuni à son frère Gallus au château royal de Macellum. Dans cette reclusion, il acquit cette force concentrée de volonté, cet empire sur soi-même, sur ses appétits, ses sens, ses impressions, cette défiance des autres, qui forment les traits de son caractère. Les deux princes étaient astreints, par les ordres de Constance, à l'observance des pratiques religieuses, telles que les jeûnes, les offices, la dévotion aux tombeaux des martyrs. Il est probable que Julien n'y prit jamais une part volontaire : il subit comme un joug une religion ainsi imposée à l'indépendance de son esprit, et commença sans doute dès lors à envelopper dans la même aversion le dogme, le culte et la discipline.

Lorsque Gallus eut été nommé césar, Julien obtint de suivre ses études à Constantinople. Il alla voir le célèbre Libanius, qui tenait alors école dans cette ville, et pour lequel il conçut une amitié enthousiaste. Mais les évêques représentèrent à Constance qu'il était dangereux de livrer un prince du sang à un ennemi du christianisme. Libanius était en effet un païen, ou, comme on disait alors, un Hellène fervent et pratiquant. On défendit donc à Julien d'écouter ses leçons, et on lui fit suivre celles d'un rhéteur qui faisait profession du christianisme, Ecébole. Le jeune prince devint bientôt fort instruit dans toutes les sciences de son temps, sauf les sciences occultes. Celles-ci piquaient vivement sa curiosité : elles avaient pour son imagination mystique un attrait invincible. La popularité que lui avait faite à Constantinople sa passion pour l'étude portait ombrage à Constance. Il dut s'éloigner de la capitale et se rendre en tel lieu de l'Asie qu'il choisirait. Il alla d'abord à Nicomédie, puis à Pergame, où il fit mander Edésius, dont Libanius lui avait recommandé la science hiératique. Edésius était le représentant le plus accrédité de l'école néo-platonicienne, le plus savant des disciples de Jamblique. Les interrogations pressantes de Julien effrayèrent d'abord la vieillesse du philosophe, qui longtemps se refusa, par prudence, à y répondre. A la fin, touché et vaincu par l'ardeur et l'enthousiasme du jeune homme : « Cher enfant, lui dit-il, tu connais par mes paroles ce que mon âme ressent pour toi; mais mon corps refuse de la servir. C'est, comme tu le vois, un vieil édifice qui menace ruine. Je te conseille donc d'aller chercher mes véritables fils; tu trouveras chez eux une source inépuisable de lumière et de science. Si tu avais le bonheur d'être initié à leurs mystères, tu rougirais d'être homme, tu ne pourrais plus souffrir ce nom. Que n'avons-nous ici Maxime? Malheureusement il est à Ephèse, et Priscus est en Grèce. Il nous reste Eusèbe et Chrysanthe. En prenant leurs leçons, tu soulageras un faible vieillard qui n'est plus en état de t'en donner. » Julien s'adressa d'abord à Eusèbe et à Chrysanthe; mais il comprit bientôt que Maxime serait seul assez hardi ou assez habile pour lui apprendre les secrets de la théurgie. Il se rendit à Ephèse, où Chrysanthe vint le rejoindre. Maxime, d'un âge approchant de la vieillesse, portait une longue barbe blanche; son éloquence était entraînante; le son de sa voix se mariait si bien avec l'expression de ses regards, qu'on ne lui pouvait résister. Il accepta tout de suite d'initier Julien; mais, auparavant, il lui imposa les privations les plus dures de sommeil, de nourriture et de parole. Au bout d'un mois d'épreuves, Julien, conduit au temple de Diane, reçut l'initiation depuis longtemps désirée, au milieu de cérémonies effrayantes, accompagnées de chants étranges, d'ombres évoquées, d'apparitions de démons et de génies. Il renonça à la religion chrétienne, se voua au culte de Mithra et choisit le soleil pour son dieu suprême. On dit que, voulant effacer en lui la souillure du baptême, Maxime le soumit à l'épreuve du taurobole et versa sur sa tête le sang d'un taureau nouvellement égorgé. Julien cacha soigneusement sa conversion à l'hellénisme. Pour vivre, et dans l'intérêt de la cause qu'il avait résolu de servir, il lui fallait cacher ses relations avec les disciples de Jamblique. Il retourna brusquement à Nicomédie, se fit raser la tête et se remit à suivre les pratiques chrétiennes. « C'était, dit Libanius, le contraire de la fable : c'était le lion qui prenait la peau de l'âne. »

Après la mort de Gallus, Julien fut conduit et interné à Milan, puis relégué à Côme. Les courtisans avaient essayé de l'impliquer dans le procès de son frère. Mais l'impératrice Eusébie, mue par la pitié, ou peut-être par un sentiment plus tendre, le prit sous sa protection, lui fournit l'occasion de se justifier et le fit envoyer à Athènes. Le voyage de Julien à Ephèse en avait fait un païen, son séjour à Athènes en fit un philosophe. Athènes dégénérée était encore la plus florissante école de l'univers. Julien y connut saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, et tout prouve que ces trois jeunes gens, qui devaient avoir des destinées si différentes, deux saints vénérés de l'Eglise et un apostat maudit par elle, vécurent dans une étroite société. On trouve dans les écrits de saint Basile et dans ceux de Julien des idées et des expressions qui témoignent de relations amicales et d'études communes. La colère qui éclate dans les invectives de saint Grégoire contre Julien est sans doute d'autant plus vive qu'il avait aimé celui auquel il ne peut pardonner d'avoir renié sa foi.

Julien était heureux à Athènes; on s'empressait autour de lui, on l'admirait, on le fêtait; il eût voulu passer sa vie dans cette patrie des lettres et des arts, loin des honneurs dangereux et enviés. Mais Eusébie avait rêvé de faire de son protégé un héros guerrier : elle obtint pour lui le commandement des Gaules et le titre de césar. Julien, qui avait le sort de Gallus devant les yeux, reçut avec tristesse la lettre qui l'appelait au rang suprême. Arrivé à Milan, il traça ces mots pour l'impératrice : « Puisses-tu avoir des enfants! Que Dieu t'accorde ce bonheur et d'autres prospérités! Mais, je t'en conjure, laisse-moi retourner à mes foyers. » C'est ainsi qu'il appelait la Grèce. Le billet écrit, il n'osa l'envoyer, arrêté qu'il fut, dit-il, par les ordres et les menaces des dieux. Il avait conservé l'habit des philosophes athéniens et laissé croître sa barbe. Des courtisans ayant trouvé sa tenue inconvenante à la cour l'entraînèrent dans la boutique d'un barbier, le rasèrent et le revêtirent de l'habit militaire. Il faisait, dit-il, un plaisant soldat, marchant les yeux à terre comme un écolier. Pendant qu'il improvisait son éducation militaire, et qu'il s'exerçait à marquer le pas sur l'air de la pyrrhique, on l'entendit s'appliquer un proverbe alors populaire : *Mettre une selle à un bœuf! est-ce le harnais qui lui convient?* puis soupirer : O Platon!

Constance, le 6 novembre 355, ayant assemblé à Milan les légions, proclama Julien césar. L'orphelin, dans la pourpre, au milieu des meurtriers de sa famille, répétait tout bas un vers d'Homère. « La mort pourprée et son invincible destin l'enlevèrent. » Après avoir épousé Hélène, la plus jeune sœur de l'empereur, Julien partit pour son gouvernement des Gaules. Eusébie lui donna des livres; Constance, des valets qui avaient pour mission de le surveiller. Il ne put emmener en Gaule que deux amis, le médecin Oribaze et Evémère qui, comme lui, professait alors en secret la religion hellénique. Durant les cinq années que Julien gouverna les Gaules, il courut d'une ville à l'autre, d'Autun à Auxerre, d'Auxerre à Troyes, de Troyes à Cologne, de Cologne à Trèves, de Trèves à Lyon : on le voit assiégé dans la ville de Sens; on le voit passant le Rhin cinq fois, gagnant la bataille de Strasbourg sur les Alamans, faisant prisonnier Chrodomaire, le plus puissant de leurs rois; rétablissant les cités, punissant les exacteurs, diminuant les impôts, et enfin soumettant les Chamaves et les Francs Saliens. Ammien Marcellin a tracé le récit de ces belles campagnes que Montesquieu résume dans les termes suivants : « Lorsque Constance envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes le long du Rhin avaient été prises par les barbares; que les provinces avaient été saccagées; qu'il n'y avait plus que l'ombre d'une armée romaine, que le seul nom des ennemis faisait fuir. Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur et une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les barbares, et la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut. » Et quel était ce dompteur de la Germanie, ce pacificateur des bords du Rhin? Un guerrier éprouvé dans les combats, un soldat élevé sous la tente? « Non, dit Ammien Marcellin, c'est un élève des Muses, à peine adolescent, nourri comme Erechthée dans le giron de Minerve et sous les pacifiques ombrages de l'Académie. » Ajoutons avec Voltaire qu'à cette conduite de héros, Julien joignit les vertus de Trajan, faisant venir de tous côtés du blé pour nourrir les peuples dans les campagnes dévastées, faisant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les arts, et les talents par des priviléges, s'oubliant lui-même et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Julien passa au moins à Lutèce les deux hivers de 358 et de 359. Il aimait cette petite ville, le Paris d'alors, et nous en a laissé une description unique, qui a été mille fois citée, mais qu'on ne saurait trop citer : « J'étais en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce, c'est ainsi que les Gaulois appellent la petite cité des Parisii. Elle occupe une île au milieu d'une rivière; des ponts de bois la joignent aux deux bords. Rarement, la rivière croît ou diminue; telle elle est en été, telle elle demeure en hiver : on en boit volontiers l'eau, très-pure et très-riante à la vue. Comme les Parisii habitent une île, il leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui, n'étant éloigné que de 900 stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce : l'eau de mer est, en effet, moins froide que l'eau douce. Par cette raison, ou par une autre que j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est donc fort doux aux habitants de cette terre; le sol porte de bonnes vignes; les Parisii ont même l'art d'élever des figuiers en les enveloppant de paille de blé comme d'un vêtement et en employant les autres moyens dont on se sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons. »

Cependant, l'impératrice Eusébie était morte. Le succès des armes et de l'administration de Julien excitait dans l'esprit de Constance une défiance et une jalousie qu'aucune influence ne combattait plus et qu'entretenaient avec soin les courtisans. Julien était à Lutèce, lorsqu'un tribun et un secrétaire impérial vinrent lui intimer l'ordre de diriger vers l'Orient ses meilleurs soldats afin qu'ils pussent au printemps entrer en campagne contre les Perses sous la conduite de l'empereur. Ces soldats adoraient leur général : ils ressentirent vivement l'affront qui lui était fait et le danger dont il était menacé. Vers minuit, à la fin du banquet d'adieu, les esprits s'échauffent; le chagrin se tourne en désespoir et en révolte; les légions soulevées environnent le palais, et, tirant leurs épées à la lueur des flambeaux, s'écrient : Julien auguste! Il avait ordonné de barricader les portes : elles furent forcées au point du jour. Les soldats se saisissent du césar, le portent à son tribunal aux cris mille fois répétés de : Julien auguste! Julien priait, conjurait, menaçait ses violents amis, qui, à leur tour, lui déclarèrent qu'il s'agissait de la mort ou de l'empire; il fallut céder. On l'éleva sur un bouclier; on lui donna pour couronne un collier militaire. C'en était fait : l'empire avait deux empereurs.

Julien écrivit au peuple et au sénat athénien la relation de ce qui s'était passé à Lutèce. Il adressa des lettres explicatives à Constance, lui demanda la confirmation du titre d'auguste. Après des négociations inutiles, Constance rejeta les propositions de son rival, et lui enjoignit de quitter la pourpre, non sans le traiter d'ingrat : « Rappelle-toi que je t'ai protégé alors que tu étais orphelin. — Orphelin! dit Julien dans sa réponse à Constance; le meurtrier de ma famille me reproche d'avoir été orphelin! » Julien rassemble l'armée à Lutèce, lui communique les messages venus d'Orient, lui demande s'il doit abdiquer le titre d'auguste. Un grand bruit s'élève avec ces paroles : « Sans Julien auguste, la puissance est perdue pour les provinces, les soldats et la république. » C'était la guerre entre les deux rivaux. Décidé à marcher sur Constantinople, Julien part avec 3,000 soldats; il était à peine suivi de 30,000 autres. Il s'enfonce d'abord dans les forêts voisines du Danube, arrive à Sirmium, où les fleurs et les flambeaux lui font cortége jusqu'au palais impérial, s'empare du pas de Succi, entrée de la Thrace, et s'arrête pour attendre le reste de son armée, pendant que la Macédoine, l'Italie et la Grèce lui envoient des députations, des hommages et des vœux! Constance se préparait activement à la résistance, lorsqu'il mourut de la fièvre à Mopsucrène, en Cilicie, le 3 novembre 361. Tout l'empire se soumit aussitôt. Julien se dirigea vers Constantinople au milieu des pompes, des cortéges, des acclamations joyeuses, et il déclara hautement ce que tout le monde avait déjà deviné, qu'il comptait reprendre la tradition des grands empereurs, rétablir officiellement le culte de la patrie, et être, comme ses prédécesseurs, le chef spirituel des Romains.

Maître du monde, Julien put commencer l'exécution du double dessein qu'il s'était proposé : au dehors, en finir avec les Perses et par là assurer à l'empire une paix éternelle;